

## LE FORGERON

Il était, une fois, un forgeron qui avait sept enfants.

Il se levait à la pointe du jour et frappait sur l'enclume tant qu'il pouvait, afin de gagner de quoi les nourrir. Mais il avait beau frapper et prendre de la peine, son gain était bien faible.

Sa douleur était si vive de voir ses enfants crier et pleurer de faim qu'il résolut de se pendre.

Il s'en alla dans un bois. Comme il se pendait, survint un petit homme, vêtu de noir, qui lui dit :

« — Que fais-tu là ?

« — Je suis trop misérable pour pouvoir nourrir mes enfants : je vais me pendre !

« — Ne fait pas cela, nigaud ! Je te baillerai de l'argent ; tu auras ce qu'il te faut, et tu feras seulement ce que je te dirai.

« — Et que me faut-il donc faire ?

« — Oh ! peu de chose ! Tu feras pacte avec moi. Pendant vingt ans, tu jouiras de tout ce que je t'aurai donné ; mais, ensuite, tu seras mien et je viendrai te quérir ».

Le malheureux forgeron ne savait à quoi se résou-

conissut qu'aco era le diable et se volia pas donar.  
Amais, per la fin, faguet pacha.

Banneta lhi diguet :

« — Vai t'en ches tu et bota un sac preste : te lo garnirai de lóis d'aur ».

Lo faure tornet ves son hostau. Faguet un trauc dins son soler\* e hi estachet una gròssa bògea que pengeava en bas, dins la chambra. Per afinar lo diable, descorduret lo qiulh de la bógea.

Lo diable saguet leu aqui.

« — I ses, faure ?

« — Oc ben.

« — Anem, atapa ! »

Et lo diable, d'en aut, se botet a traire 'ls pessos a paladas, dins la bógea. Mas' ls pessos hi demoravon pas : ronlavon per la chambra et Banneta n'en trazia mais.

Elh chap d'un temps, s'arrestava :

« — N'i a pas pro ?

« — Bòta n'en mais ! » cridava lo faure.

E'ls pessos tindavon, tornar, dins lo sac.

Mas n'i avia tant que la chambras era plena !

« — Bougre ! t'en chau ben tant ! faguet Banneta.  
Aqueste cóp, m'arreste : t'en baile pus !

« — Oc ben si vòles, diguet lo faure : n'ai pro ;  
garda 'ls autras...

« — Oblèdes pas só ques avem convengut », faguet lo diable.

dre : il avait reconnu que c'était le diable et il ne voulait pas se donner. Cependant, à la fin, il conclut le pacte.

Satan lui dit :

« — Va-t'en chez toi et prépare un sac : je te le garnirai de louis d'or ».

Le forgeron regagna sa maison. Il fit une ouverture au plancher de son solier et y attacha une grosse bouge qui pendait, en bas, dans la chambre. Pour affiner le diable, il décousit le fond de la bouge.

Le diable ne tarda pas à venir.

« — Es-tu là, forgeron ?

« — Assurément.

« — Allons, attrape ! ».

Et le diable, d'en haut, se mit à jeter les pièces à pelletées, dans la bouge. Mais les pièces n'y demeuraient point : elles roulaient par la chambre et Satan les remplaçait par d'autres.

Au bout d'un moment, il s'arrêtait :

« — N'y en a-t-il pas assez ?

« — Mets-en encore ! » criait le forgeron.

Et les pièces tintaient, de nouveau, dans le sac.

Mais il y en avait tant, que la chambre était pleine !

« — Morbleu ! Il t'en faut bien tant ! fit Satan. Cette fois, je m'arrête : tu n'en auras plus !

« — Comme tu voudras, dit le forgeron ; j'en ai assez : je te fais cadeau des autres...

« — N'oublie pas ce que nous avons convenu », fit le diable.

Racanet un bon cop et s'en anet.

Quant aguet aquelh pogeaud de pessas, lo faure faguet bastir una granda fargea et prenguet dech obriers per lh'ajudar. S'avias vist cossi lo foger borlava, cossi lo bofador bofava, cossi li martels petavon, cossi li beligeas sautavon, cossi tot acó se desvirava aqui dedins! E hi chantavon tant, qu'aco era plazer de hi anar faire farrar li bestias et que li drolletas se galavon d'anar covisar per aqui...

Pracó, lo monde se demandavon com' aquelh pelhardas de faures avia fat per aver una tant brava fargea... Mas elh laissava pensar et se galava com'un rei.

Semána per semána, mes per mes, coma l'aiga de la ribeira, li vint ans passèron. Desèra, lo faures avia lo pióu blanc et la pel cofida, et, mais qu'aguesse fat bóna vida, quican lhi pesava, quant se veguet elh chap. Se dizia que i auria pas grat... et cossirava.

Lo jorn d'avant que lo diable venguesse, lo bon Dieu et sent Peire, que fazian una virada pelh monde per veire coma lo diable ganhava, passèron pelh país, chascun sobre un ase tant gente que totes l'espriavon. Entrèron dins la fargea et sent Peire demandet :

« — Mestre, me farrarias pa 'n pauc mon ase, si vos plai?

Il fit entendre un ricanement significatif et disparut.

Une fois en possession de ce monceau de pièces, le forgeron fit bâtir une grande forge et prit à son service dix ouvriers. Ah ! si vous aviez vu comme le feu était ardent, comme le soufflet l'activait avec force, comme les marteaux frappaient, comme les bluettes sautaient, comme tout le monde était actif en ce lieu ! Et on y chantait tant, que c'était plaisir d'y aller faire ferrer les bêtes et que les jeunes dentellières aimaient à se grouper dans ces parages...

Cependant, les gens se demandaient comment le forgeron, pauvre comme il était, avait fait pour avoir une si belle forge... Quant à lui, il faisait peu de cas des suppositions et il avait autant de bien-être qu'un roi.

Semaine à semaine, mois à mois, ainsi que l'eau de la rivière, les années s'écoulèrent. Déjà, le forgeron était chenu et ridé, et, bien qu'il eût mené une vie agréable, quelque chose lui pesait, quand il se vit au terme fixé. Il se disait qu'il faudrait rendre des comptes... et cela lui donnait à penser.

La veille du jour où le diable devait venir, le bon Dieu et saint Pierre, qui faisaient une ronde par le monde, afin de voir comment le diable s'y comportait, passèrent en ce pays, montés, l'un et l'autre, sur un âne si beau que tout le monde en était dans l'admiration. Ils entrèrent dans la forge et saint Pierre demanda :

« — Maître, ne ferreriez-vous pas un peu mon âne, s'il vous plaît ? »

« — Chau pas parlar com'acó, respondeguèron lis obriers.

Chau dire : « Mestre de sobre totes li mestres, me farrarias pa'n pauc mon ase, si vos plai? ».

S'en van ves lo faure. Era setat dinc un caire de la fargea, lo morre dins [si mans, tot soci-dos.

Sent Peire lhi diguet :

« — Mestre de sobre totes li mestres, me farrarias pa'n pauc mon ase, si vos plai? »

Et lo faure respondeguet :

« — Vai t'en ves lis obriers, et fai te lo farrar, et que te lo gramponon delh biais! »

Lis obriers zo faguèron.

D'aquelh temps, sent Peire et lo bon Dieu se setèron ves lo faure.

« — Digea, faure, faguet lo bon Dieu, me sembra qu'as d'esmai..

« — Ai! n'en pode ben'ver!... O pode dire, aora que tot lo monde o vai saber : i a vint ans que me sei donat am elh diable, et me vendra querre deman lo matin...

« — O sabe. Mas' scouta. Vendran trei diables : lo promer qu'entrara ches tu, lo faras setar dins ta cha-deira et se podra pus levar non que lhi zo comandés; et, quant se levara, que tis homes ajon de bóni barras!... L'autre, lhi faras' massar una pera de ton hort, et sera estachat amelh perer sei que lo destaches. Lo

« Il ne faut pas parler ainsi, répondirent les ouvriers. Il faut dire : Maître des Maîtres, ne ferreriez-vous pas un peu mon âne, s'il vous plaît? ».

Ils s'en vont vers le forgeron, qui était assis dans un coin de la forge, la figure dans les mains, tout soucieux.

Saint Pierre lui dit :

« — Maître des Maîtres, ne ferreriez-vous pas un peu mon âne, s'il vous plaît? ».

Et le forgeron répondit :

« — Va-t'en vers les ouvriers, afin qu'ils te le ferment et lui mettent de bons clous! ».

Les ouvriers firent ce qui leur était demandé.

Pendant ce temps, saint Pierre et le bon Dieu s'assirent auprès du forgeron.

« — Dis-moi, forgeron, fit le bon Dieu, il me semble que tu as de l'émoi...

« — Ah! j'ai bien sujet d'en avoir! Je puis le dire, maintenant que tout le monde va le savoir : il y a vingt ans que je me suis donné au diable et il me viendra quérir demain matin...

« — Je le sais. Mais écoute-moi. Il viendra trois diables : le premier qui entrera chez toi, fais-le asseoir dans ta chaise, et il ne pourra plus se lever, à moins que tu ne le lui commandes ; et, quand il se lèvera, que tes hommes soient munis de bonnes barres!... Quant à l'autre, tu lui feras cueillir une poiré de ton jardin, et il sera attaché au poirier jusqu'à ce que tu

darrer, lo faras virar en rat, et lo botaras dinc un saquet ».

L'endeman, de bon matin, Banneta arribet. D'un cop de ped, tombet la lunda de la pórta e entret :

« — Anem, faure, te vene querre!

« — Espeita'n pauc : ses tant preissat! Laissa me veire clar; me leve mas. Vézes ben que non sei desvelhat!

« — Coita te, te dize!

« — Fotraud! Mas me chau dire adiussias am ma fenna... M'en chau pas parter com'aco! Seta te' qui! »

Lo diable se setet, es elh montet ves sa fenna. Un sacin d'apres, tornet davalar :

« — Tè, te segue. Veni ».

Mas lo diable demoret pegeat dins la chadeira. Lo laissèron espingar a son aise, et, tot per un cop, lis fargeaires arribèron am de barras de ferre. N' i en faguèron tant petar, que n'avia' ls costas dobradas.

« — Gràcia! Gràcia! so cridava. Laissas m'estar! Laissas m'estar! Laissa m'en anar, faure, laissa m'en anar!...

« — Tornas hi, vos autres! cridet lo faure : n' i a pas pro! »

E' ls fargeaires lo tornèron escodre a cops de barras de ferre.

« — Aia! áia! cridava lo diable. Si te plai, faure, laissa m'en anar! Tornarai pus!

l'en détaches. Pour ce qui est du dernier, tu le feras changer en rat, et le mettras dans un sachet ».

Le lendemain, de bon matin, Satan arriva. D'un coup de pied, il fit tomber le linteau de la porte et entra :

« — Allons, forgeron, je viens te quérir.

« — Attends un peu : que tu es donc pressé ! Laisse-moi voir clair ! A peine suis-je levé : tu vois bien que je ne suis pas éveillé.

« — Hâte-toi, te dis-je !

« — Hé, nigaud ! Il me faut dire adieu à ma femme... Je ne peux m'en séparer ainsi : assieds-toi là ! ».

Le diable s'assit ; lui, monta auprès de sa femme ; peu après, il en descendit :

« — Eh bien, je te suis. Viens ! ».

Mais le diable demeura fixé dans sa chaise. On le laissa se débattre à son aise, et, tout à coup, les forgerons arrivèrent, armés de barres de fer. Ils le frappèrent de tant de coups qu'il en avait les côtes enfoncées.

« — Grâce ! Grâce ! criait-il. Laissez-moi ! Laissez-moi ! Laisse-moi m'en aller, forgeron, laisse-moi m'en aller !

« — Redoublez de coups, vous autres ! cria le forgeron ; ce n'est pas encore assez ! ».

Et les forgerons recommencèrent à le battre de leurs barres de fer.

« — Aïe ! aïe ! criait le diable. S'il te plaît, forgeron, laisse-m'en aller ! Je ne reviendrai plus !

« — Te laissarai sauvar per aqueste cop, mas me sinnaras que tornarás pus ».

« — Póde pas sinnar' có, non sei lo mestre; mas m'en anarai tot solet. N'en vendra'n autre, se vóu, per te querre ».

Laissèron levar lo diable de la chadeira. Mas era tan esquintat de cops de barras, que sabia pas quana chamba botar davant l'autra : demoret set ans per tornar en enfer. Quant hi saguet, diguet am lis autres diables :

« — Anas querre aquelh faure, si volés : ieu m'en charge pas ! Jamais faure entrara dins l'enfer ! »

D'auzir' co, aquels d'aquí lhi trauquèron un pauc mais la pel a cops de forchas et lo ravirèron dins lo fióc.

D'aquelh temps, lo faures aguèt patienssa.

Parteguet un autre diable pus mestre que lo promer.

Quant saguet ves l'hostau delh faure, d'un cop de ped tombet un caire de la porta e entret.

« — Sabes, faure, me vazes segre ! Paranguères delh biais mon fraire, i a set ans, mas me faras pas' co am ieu... Me setarai pas dins ta chadeira... »

« — Pracó, de que crides ? T'espeitave mas tu. Si l'autres aguèt de mau, aco es que m'agradava pas : te volia mas tu.

« — Anem, parles pas tant : sei preissat.

« — Je te laisserai sauver pour cette fois-ci, mais tu me signeras que tu ne reviendras plus.

« — Je ne peux pas signer cela : je ne suis pas le maître. Mais je m'en irai seul. Un autre viendra te quérir, s'il veut ».

On laissa le diable se lever de sa chaise. Mais les coups de barres l'avaient tellement brisé, qu'il ne savait quelle jambe mettre la première. Il resta sept ans pour s'en retourner en enfer. Quand il y fut, il dit aux autres diables .

« — Allez donc quérir ce forgeron, si vous voulez : je ne m'en charge pas ! Pour moi, jamais forgeron n'entrera en enfer ! »

Voyant cela, les autres diables lui trouèrent un peu plus la peau, de leurs fourches, et, le précipitant dans le feu, le remuèrent vigoureusement.

Pendant ce temps, le forgeron eut quelque répit.

Mais il partit un autre diable ayant plus de pouvoir que le premier.

Arrivé devant la maison du forgeron, d'un coup de pied il effondra un coin de la porte et entra :

« — Tu sais, forgeron, tu vas me suivre ! Tu mis en bel état mon frère, il y a sept ans ! Mais tu ne me feras point cela à moi. Je ne m'asseoirai pas dans ta chaise.

« — Mais enfin, pourquoi cries-tu ? Je n'attendais que toi. Si l'autre eut à souffrir, c'est qu'il ne me plaisait pas... Je ne voulais que toi !

« — Allons, pas tant de discours ! Je suis pressé !

« — Bougre ! mas me pòde pas n'anar com' aco. Ai obledat ma chamisa : un bocinon de temps, per l'anar querre. Anueit es dimenche ; me chau botar própi...

« — Aco es bòn ! N'auras pas mester de chamisa, dins l'enfern, ni de res mais !

« — Anem, tè, i sei. Mas podem pas passar pels charreiras ; i a trop de monde, nos podrian veire. Sabes pas ? passa dins mon hort et mangea una pera ; d'un saut vau querre ma chamisa ».

Lo diable passa dins l'hort, tocha una branca per copar una grossa pera jaune, et... aqui l'as estachat !

Lis fargeaires espeitavon mas'cò. Venguèron am de barras de ferre, et n'i en conhèron, n'i en conhèron, paure monde, n'i en conhèron tant que lo perer n'en crocena !

« — Coquin de faure ! Laissa m'en anar ! Laissa m'en anar ! Me tuazes pas, te dize, me tuazes pas ! De la vida tornarai et jamais faure entrara dins l'enfern !

« — M'o sinnaras ; autramen, te creze pas !

« — T'o pòde pas sinnar : ieu sei pas lo mestre. Vendra lo Mestre de tota la diablaria, Lucifer : lo faras sinnar, si podes ».

Li dech homes lhi faguèron petar quauques autres bónes cops de barras, pueissa, lo faure lhi diguet :

« — Vai t'en, aora, mangea pera mancat ! N'as pro ! Et tórnes pas d'anueit ! »

« — Tout ce que tu voudras ! Mais je ne puis m'en aller ainsi. J'ai oublié ma chemise... Un rien de temps pour l'aller quérir. Aujourd'hui, c'est dimanche ; il me faut faire un brin de toilette...

« — C'est bon ! Tu n'auras pas mestier de chemise, dans l'enfer... ni d'autre chose !

« — Allons, voici ; j'y suis ! Mais nous ne pouvons passer par les rues ; il y a trop de monde, on pourrait nous voir. Tu ne sais pas ? Entre dans mon jardin et mange une poire ; d'un saut, je vais quérir ma chemise ».

Le diable passe dans le jardin, touche une branche pour couper une poire jaune, et .. le voici attaché !

Les forgerons n'attendaient que cela. Ils vinrent, armés de barres de fer, et il reçut des coups, bonnes gens, il reçut des coups et des coups tellement que le poirier, lui-même, en craquait.

« — Coquin de forgeron ! Laisse-m'en aller ! Laisse-m'en aller ! Ne me tue pas, je t'en supplie, ne me tue pas ! De la vie, je ne reviendrai, et, s'il ne tient qu'à moi, jamais forgeron n'entrera en enfer !

« — Tu me le signeras ; autrement, je ne te crois pas !

« — Je ne peux pas te le signer ; je ne suis pas le maître. Mais il viendra le Maître de toute la diablerie, Lucifer : tu le feras signer, si tu peux ! »

Les dix hommes le gratifièrent de quelques derniers coups de barres, puis le forgeron ajouta :

« — Va-t'en, à présent, mange-poire manqué ! Tu en as assez ! Et ne reviens pas d'aujourd'hui ! »

Lo paure bougras s'en anet, tot escambarlat, una espanla que pengeava, et plen de sang. N'i avian tant aconhat, que demoret cinq ans per s'en tornar. Quant arribet en enfern, diguet :

« — Sabés, vos autres, farés coma voudrés, mas - per ieu, jamais faure entrara dins l'enfern ! »

Diablas, diables, diabletons, toti hi sautèron de sobre et lo rostèron delh biais.

Et, d'aquelh temps, lo faure se pausava et se galava 'n pauc mais...

Mas parteguet, per l'anar querre, lo mestre de l'enfern et de tota la diablaria, Lucifer.

Quant saguet ves l'hostau delh faure, d'un cop de ped n'en desrochet un caire e entret.

« — N'as fat veire de duras am lis autres, so diguet ; mas ieu te farai sègre, qu'as paor !

« — Tè, que ses bestia ! faguet lo faure. Ieu t'espeitave ; te volia mas tu ! Per de que venias pas pus leu ? Anem, tè, te sègue ; marcha a fora ! »

Acó se trobava lo jorn delhs Rogazons. Lo diablata diguet :

« — Anueit, póde pas passar pels charreiras ; eschampon d'aiga benezida : aco me tua !

« — Passa pels charreiras, fotraud ! Aco es mas' quels que fan de mau que s'escondon !

« — Non póde !

« — Pracó, vira te en chin.

Le malheureux diable s'en alla, écartant les jambes, une épaule plus basse que l'autre, et plein de sang. Il avait reçu une si ample distribution de coups, qu'il resta cinq ans pour s'en retourner. Quand il arriva en enfer, il dit :

« — Vous savez, vous autres, vous ferez comme bon vous semblera; mais, quant à moi, jamais forgeron n'entrera dans l'enfer ! »

A ces mots, diables, grands et petits, tous lui sautèrent dessus et lui infligèrent une sévère correction...

Et, pendant ce temps, le forgeron se reposait et continuait à prendre de l'agrément...

Mais il partit, pour l'aller quérir, le Maître de l'enfer et de toute la diablerie, Lucifer.

Quand il arriva devant la maison du forgeron, d'un coup de pied il en démolit tout un coin et entra :

« — Tu as soumis les autres à rude épreuve, dit-il; mais je te ferai suivre, moi, sois sans crainte !

« — Tiens, que tu es bête ! fit le forgeron. Je t'attendais, moi; je ne voulais que toi : pourquoi ne venais-tu pas plus tôt ? Allons, vite, je te suis : sortons ! »

C'était le jour des Rogations. Le diable dit :

« — Aujourd'hui, je ne puis passer dans les rues ; on répand de l'eau bénite, cela me tue !

« — Passe donc par les rues, nigaud ! Il n'y a que ceux qui font le mal qui se cachent !

« — Je ne puis !

« — Alors, change-toi en chien.

« — Non póde ! Tota la chinaria me corria de sobre : ataparia trop de cops de dents !

« — Vira te en rat. Te botarai dinc un saquet et te passarai. Dengun \* te veira, dins ma pocha. Quant saras defora, et que cridas : « Qi ! Qi ! Qi ! » te sortrai delh saquet e 'ns en anarem ».

Lo faures avia son saquet tot preste : i botet lo diable, que s'era fat menu, et l'estachet ; pueissa, tornet virar et lo portet ves sa fargea. Lo botet sobre l'encuje. Lis fargeaires, am de barras de ferre, l'escodeguèron de la mena, aquelh mais : un lo levava, l'autre lo tombava ! Es elh fazia pro : « Qi ! Qi ! Qi ! » Mas lo laissavon faire et tustavon un pauc mais.

Entre dos cops, cridava :

« — Laisse me ! Laisse me, coquin de faure ! T'o promete : jamais faure entrara dins l'enfern !

« — Sinna me que me laissaras'star !

« — Non póde !

« — Non pódes ? Anem, vos autres drólles, viras l'airada et tornas'scodre ! »

Li barras de ferre lhi fagueron lis quatre de sobre : sautava coma'n espigea ! Lis fargeaires n'avian lo geammarót !

« — De que n'en diezs, diablats ? N'i a pro ?

« — Coquin de faure, laisse me ?

« — Sinnaras ?

« — Sinnarai tot só que voudras ! »

« Je ne puis ! Toute la chiennerie me courrait sus et j'attraperais trop de coups de dents !

« — Change-toi en rat. Je te mettrai dans un sachet et je te passerai. Personne ne te verra, dans ma poche. Quand tu seras au dehors, tu crieras : Qi ! Qi ! Qi ! » Je te sortirai du sachet et nous nous en irons ».

Le forgeron avait son sachet tout prêt : il y mit le diable, qui s'était fait menu, et le ferma ; puis il revint sur ses pas et le porta à la forge. Il le plaça sur l'enclume. Les forgerons, avec leurs barres de fer, le battirent consciencieusement, lui aussi : un le levait, l'autre l'aplatissait ! Lui, faisait sans cesse : « Qi ! Qi ! Qi ! » Mais ils le laissaient faire et n'en frappaient que davantage.

Entre deux coups, il criait :

« — Laisse-moi ! Laisse-moi, coquin de forgeron ! Je te le promets : jamais forgeron n'entrera dans l'enfer !

« — Signe-moi que tu me laisseras en paix !

« — Je ne puis !

« — Tu ne peux pas ? Allons, vous autres garçons, virez l'airée et recommencez à battre ! »

Les barres de fer firent sur lui « *les quatre* » : il sautait comme un épi ; les forgerons en avaient les poignets endoloris !

« — Qu'en dis-tu, vilain diable ? En as-tu assez ?

« — Coquin de forgeron, laisse-moi !

« — Tu signeras ?

« — Je signerai tout ce que tu voudras ! »

Adonca, lo faure badet lo saquet et lo diable sinnet que jamais faure entraria dins l'enfern. Et s'en anet. Qu'acó lhi sabia bòn de s'estirar un pauc! Mas era tant machat et chablat, que demoret set ans per s'en tornar : podia pas'chabar d'arribar !

Quant li diables lo vegueron tornar tot solet, auzeron res dire — aco eras elh lo mestre — ; mas se vireron per rire...

Lo faure viusqet set ans. Quant saguet mort, s'en anet ves lo bon Dieu per esser jugeat. Et portava son sac.

Lo bon Dieu lhi diguet :

« — As fat pacha amelh diable : te chau'nar en enfern. I anet, et tustet per la pórtta :

« — Quau's acó ?

« — Aco es lo faure que ven am son sac ! »

Diablassas, diablas, diablassonassas, diablassonas, diablassons, diablassonetas, diablassonetassons, diablassonets, diablassonetonas, diables, diablonassas, diablonas, diablonassonas, diablonassons, diablonassonets, diabletassas, diabletas, diabletassonas, diabletassons, diabletassonets, diablons, diablets, diablone-tassas, diablonetas, diabletonassas, diabletonas, diablonetassons, diabletonassons, diablonetassonets, diabletonassonets, diabletonas, diablonets et diabletonets, toti corregueron darres la porta et se hi ranqeron.

« — Coquin de faure, cridet lo pròmer diable que l'avia'nat querre, demóra de qu'ont ses !

« — Garda tis peras ! cridet lo segond, et vai t'en !

Alors, le forgeron ouvrit le sachet et le diable signa que jamais forgeron n'entrerait dans l'enfer. Et il s'en alla. Qu'il trouvait doux de s'étirer un peu ! Mais il était si meurtri et broyé qu'il demeura sept ans pour s'en retourner : il ne pouvait achever de se rendre !

Quand les diables le virent revenir tout seul, ils n'osèrent point faire de réflexions — c'était lui, le maître — mais ils se détournèrent pour rire...

Le forgeron vécut encore sept ans. Quand il fut mort, il s'en alla, portant son sac, vers le bon Dieu, pour être jugé.

Le bon Dieu lui dit :

« — Tu as fait pacte avec le diable : il te faut aller en enfer. »

Il y alla et frappa à la porte :

« — Qui est-ce ?

« — C'est le forgeron qui arrive avec son sac ! »

Diabes, diablots, diabolins et diabolinets, tous coururent derrière la porte et s'y arc-boutèrent.

« — Coquin de forgeron ! cria le premier diable qui était allé le quérir, demeure où tu es !

« — Garde tes poires ! cria le deuxième, et va-t'en !

« — Barras la porta, vos autres ! cridet Lucifer, et qu'aquelh faure s'en tórne am son sac ! »

Lo faure tornet ves lo bon Dieu.

Lo bon Dieu lhi diguet :

« — De que vénes faire ? T'avia dit de demorar en enfern.

« — Brave bon Dieu, respondeguet lo faure, dengun me vóu, en enfern. Quan i sei estat, tota la diablaria s'es rancada darres la porta, es ai auzit Lucifer que cridava am si diables :

« — Lo laissas pas entrar ! Qu'aquelh faure s'en tórne am son sac ! »

« Pracó, sei tornat ; póde pas demorar defóra ! »

Sent Peïre, qu'escoutava, n'aguet pietat. Badet la pórtá delh Paradis am sa granda clau, et lhi diguet :

« — Anem, bòta te darrès la pórtá : te setaras sobre ton sac et demoràras'qui. »

Lo faure entret, et, despueis, es darres la porta delh Paradis : quant hi anarès, lo veirés...

---

« — Barrez la porte, vous autres ! cria Lucifer, et que cè forgeron s'en retourne avec son sac ! »

Le forgeron s'en retourna vers le bon Dieu.

Le bon Dieu lui dit :

« — Que viens-tu faire ? Je t'avais dit de demeurer en enfer.

« — Dieu de bonté, répondit le forgeron, personne ne me veut, en enfer. Quand j'y ai été, toute la diablerie s'est arc-boutée derrière la porte, et j'ai ouï Lucifer qui criait à ses diables :

« — Ne le laissez pas entrer ! Que ce forgeron s'en retourne avec son sac ! » Alors, je suis revenu ; je ne peux pas rester dehors ! ».

Saint Pierre, qui écoutait, en eut pitié. Il ouvrit la porte du Paradis avec sa grande clef et dit :

« Allons, boute-toi derrière la porte : tu t'assoieras sur ton sac et tu demeureras là. »

Le forgeron entra, et, depuis, il est derrière la porte du Paradis : quand vous irez, vous le verrez...

---